

redouble l'absence de toute bande-son. Et l'on songe au spectacle idéal qui pourrait animer dans leur caverne platonicienne des êtres exilés de leur lieu originel.

Didier Samson

L'artiste dit : « Il y a des années, ma mère a vendu sa maison. Des centaines de photos haute-définition ont été prises de son intérieur pour l'annonce en ligne de la vente. Ces images sont restées en ma possession, sur une carte SD bizarrement rangée et ainsi sujette aux dégradations environnementales. En désassemblant chaque image endommagée, presque effacées, dans ses composants de lumière et d'ombre, j'ai développé une série en VHS des pièces de la maison (sans jamais vraiment reconstituer ce qui avait un jour été). »

Susanne Wiegner, *backdrop*, 4min03 (Allemagne)

Le monde entier est un théâtre, Et tous, hommes et femmes, n'en sont que les acteurs. Et notre vie durant nous jouons plusieurs rôles.

SHAKESPEARE, *Comme il vous plaira*



Backdrop expose son projet de dessiller notre conscience sur le monde que nous habitons, pensé trop rapidement idéal et qui serait fictif : « toile de fond » est la traduction du titre. De mémorables ancêtres ont pensé ce monde comme scène, avec des pensées philosophiques

fort différentes : d'Oscar Wilde y critiquant qui décide des rôles échus à chacun « le monde est un théâtre, mais la pièce est mal distribuée » en rallumant et déviant l'appréciation de Sénèque : « La vie est comme une pièce de théâtre : ce qui compte ce n'est pas qu'elle dure longtemps, mais qu'elle soit bien jouée » qui conseille de tenir justement, personnellement sa fonction. Quant à Shakespeare, il aurait en enseigne du Globe, son théâtre, inscrit : *Totus mundus*

agit histrionem/Tout le monde agit en acteur de Pétrone...

Le monde de Susanne Wiegner est, quant à lui, déshumanisé, pas d'acteurs, pas de directeur, de metteur en scène mais un décor de pièces d'habitation débutant sur une baignoire, d'emblée, en incipit, par le son d'eau leurre d'une réalité tout aussitôt démentie.

La mise en abyme ne suit pas sa bande de Möbius, elle fait ricochets, retours avec changements d'échelle. Certes, les zooms avant ou arrière restent les révélateurs mais d'un monde artefact. La pièce-séjour découverte s'avère lieu de tournage, comme sa voisine ; derrière la fenêtre l'arbre, nu, sec, et la barque gisant à son pied restent sans espoir de voyage ni de printemps à venir puisqu'ils s'avèrent, objets posés sur une table que la perspective a agrandi. De même l'écran de télévision canonique de Susanne Wiegner n'augure pas de spectacle audiovisuel, mais participe de l'illusion généralisée qu'elle dénonce.

Ainsi le fabriqué du monde ou le monde ainsi fabriqué s'im/expose-t-il. Le premier cadre est bord de baignoire et les feuilles de plantes exotiques n'amorcent pas un tel lieu ailleurs ; les ombres portées se croisent d'arbres comme de lampe sans distinction autre que le mouvement des premiers en confusion du dedans et du dehors. Le télescope perd sa capacité à se rapprocher du réel. Le train malgré son bruit topique affiche sa condition de découpage, de même que les alentours. La montagne survolée exhibe ses rondeurs de décor malgré les changements de lumière sur ses cimes. Les croisements de corbeaux ont suivi ces mouvements sans grand répit. Et preuve de l'humain, des voix dont les accents de langue allemande se perçoivent, restent incompréhensibles, hors du sens.

La toile de fond tendue en mouvements ne fait pas du théâtre du monde, un lieu de bonheur ; vide avec le criaillement des oiseaux de mauvais augure, pourtant reste une confiance en cette mise en abyme pour entraîner à repenser le monde, y refaire sa maison au-delà des illusions d'optique.

Simone Dompeyre